

Zeitschrift: Schweizer Kunst = Art suisse = Arte svizzera = Swiss art
Herausgeber: Visarte Schweiz
Band: - (1952)
Heft: 6

Artikel: Fribourg im Uechtland
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-624997>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

pouvaient descendre du Rhin à la mer. Par la Sarine, Fribourg se liait donc au vaste monde, elle entraînait dans le circuit des relations européennes.

Outre ce chemin qui marche, il y avait deux chemins sur lesquels on marchait, deux routes terrestres, deux mauvaises routes. La première partait de Lausanne, de chez l'évêque, se dirigeait vers le château et le bourg de Romont, chez le comte, puis, suivant la limite des joux noires et des campagnes claires, elle arrivait sur le promontoire, le descendait, passait la Sarine à gué, remontait obliquement l'autre rive et s'enfonçait dans les terres allemandes jusqu'à Berthoud. La seconde route liait le haut pays au marché de Morat.

Le lieu où, vers 1157, Berthold IV, duc de Zaehringen, vicaire ou recteur au nom de l'empire du royaume de Bourgogne, fit édifier Fribourg, était donc bien choisi. Il était bien choisi du point de vue économique, puisque cette rencontre de trois routes était en puissance d'un marché. Il était bien choisi du point de vue stratégique, car la hauteur du promontoire et la profondeur de la vallée rendaient de trois côtés la forteresse inexpugnable; pour défendre le quatrième, la base du promontoire, il suffisait d'un mur et d'un fossé. Enfin le lieu était bien choisi politiquement. Que voulait Berthold? Imposer son autorité aux deux évêques de Lausanne et de Genève et à la noblesse romande. Or, le promontoire appartenait encore au Pays de Vaud, mais de l'autre côté de la Sarine, les possessions ducales s'étendaient jusqu'en Alsace et à la Forêt-Noire.

Avant la fondation de Fribourg, le pays, la Nuithonie n'avait donc ni centre, ni bonnes routes. Ça et là un château y dressait ses tours sombres et carrées. La population était clairsemée. C'était une terre de chasseurs et de bûcherons. De vie alpestre, il n'y en avait que dans le comté de Gruyère, de vie agricole, il n'y en avait que dans la région des lacs. La fondation de Fribourg dota d'un centre ce pays presque vide et ces hommes dispersés. Le centre devint une cité, la cité devint un Etat. Un nouveau peuple allait naître: le peuple fribourgeois.

*

Ce qui frappe celui qui sait voir Fribourg et non le visiter simplement, c'est son caractère européen, comme on se plaît à dire en ce jour, son caractère de chrétienté. Cette ville née dans l'isolement, au-dessus d'un sous-affluent du Rhin et à l'écart des grandes routes, elle a fait venir à soi, elle a fait travailler pour soi des architectes, des sculpteurs, des peintres, des ferronniers, des verriers, des armuriers, des maîtres tisserands venus de ses sœurs Berne et Soleure, de ses cousines Zürich et Bâle, de ses parentes, les villes d'Alsace, de Souabe et du Rhin, et de plus loin encore, de la Bourgogne et des Flandres, de la Savoie et de l'Italie. A la suite, à l'école de ces maîtres, elle a produit les siens.

Ce qui frappe celui qui sait voir Fribourg et non le visiter, c'est le caractère de capitale que possède cette petite ville qui est une grande cité. Partout vous voyez les signes, les symboles, les manifestations d'une République. A ce qu'elle a reçu du dehors, de l'étranger, elle a imposé sa marque de maison. Il y a ainsi un génie de Fribourg. Il est plus qu'un génie du lieu. Il est celui d'un petit Etat auquel son long isolement au milieu des dangers a donné conscience de soi-même.

Ce qui frappe enfin celui qui sait voir Fribourg et non le visiter simplement, c'est son caractère spirituel. Il est celui d'une cité religieuse. L'art à Fribourg est un art d'église, et c'est à cet art que toutes les autres formes viennent s'ordonner. Fribourg dégage une atmosphère de spiritualité. Une atmosphère qui élève l'âme en même temps que celle du paysage fribourgeois rassure l'homme. Atmosphère de prière, mais d'étude aussi.

Et j'en reviens au symbole des trois tours. La ville basse, c'est le marché. La ville sur le promontoire, c'est la cité. Mais la ville sur la haute colline, c'est la sagesse. Sur la haute colline, cette sagesse s'est édifiée un sanctuaire pour y méditer et une école pour y étudier. Fribourg concentre son âme et répand son esprit.

Gonzague de Reynold

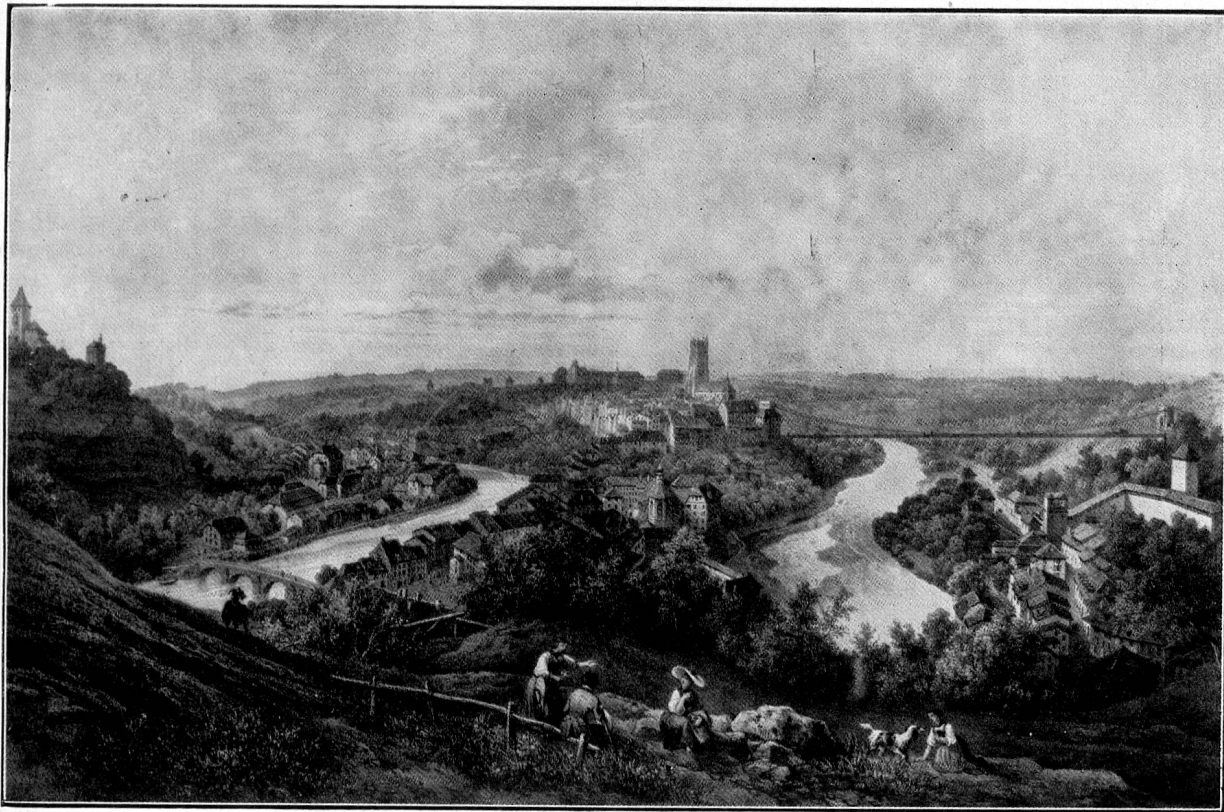
Fribourg im Uechtland

Kurz vor Redaktionsschluß überrumpelt mich die schmeichelhafte Einladung des Präses unserer Künstlergilde, ich möchte etwas schreiben, «dans la langue de Goethe», zu Nutz und Frommen der Deutschschweizer Abgeordneten. Was ums Himmels willen aufzischen, um anspruchsvollen und verwöhnten Künstlergaumen zu genügen! Die offizielle Einladung ist bereits in aller Form ergangen. Zu einem pathetischen Willkommgruß mangeln mir schwärmerische Hochstimmung und das Füllhorn der Phrase. Und spießerische Betrachtungen, gespickt mit historischen Reminiszenzen, wandern bekanntlich in den Papierkorb. Ich fasse mich daher kurz und stelle die sprichwörtliche Künstler-Langmut auf eine harte Probe.

Freiburg, das alte malerische Fryburg im Uechtland, ist eine Stadt von eigenartiger Schönheit und Charakter. Sie lebt in einem gemüthlichen Tempo, huldigt einer beschaulichen Lebenshaltung und äußert ein optimistisches Lebensgefühl. Die Bewohner sind von fröhlicher Denkungsart. Sie sind dem guten Alten treu ergeben, wissen Irdisches und Himmlisches in naiver Harmonie zu verschmelzen und gebärden sich recht leutselig und gesprächig. Es ist zwar kein einheitlicher Menschenschlag. Wer zu Betrachtungen geneigt ist über welsche Grazie und alemannische Klobigkeit, kommt ohne Zweifel auf seine Rechnung.

Alemannisch burgundische Sprachgrenze! Die Stadt lebt in einem Zwiespalt von Brücken und Mauern. Einerseits schlägt sie Brücken herüber und hinüber, steinerne, hölzerne, gedeckte, hohe und tiefe, Hängebrücken, reale und geistige. Andererseits gebärdet sich die Saanestadt sperrig und kapselt sich gerne ein. Die alte Stadt ist teilweise noch umschlossen von einem Molasse-Mauerwall, von Wehrtürmen und imposanten Stadttoren. Als der Kurs des Staatsschiffes im 19. Jahrhundert nach links abschwankte, fiel, durch Urteilsspruch von neunmalklugen Stadtvätern, mancher bauliche Kostbarkeit dem Verkehrswahn zum Opfer. Doch bleiben der Stadt gottlob noch ehrwürdige Denkmäler der Vergangenheit in reicher Fülle erhalten.

Auf dem Burgfelsen der Saane thronen der eigensinnige Turm der Kathedrale, die dem Ortsheiligen Nikolaus geweiht ist, und das Rathaus, die Wahrzeichen der geistlichen Macht und der weltlichen Hoheit. Im Schatten des gotischen Münsters träumen die Häuser der Chorherren. Unter den Fittichen des Rathauses schlafen die Häuser der Patrizier und der Bürger. In winkeligen Gassen triffst du auf



Fribourg vu de Lorette

Schritt und Tritt Erinnerungen an die gute alte Zeit in Häuserfronten von ruhiger Linienführung und vornehmer Gliederung, in Laubengängen und Erkern, in weiten, bemalten Vordächern, geschnitzten Eichentüren, Klopfern und Glockenzügen, krausen Inschriften und schmiedeisenen Zierden. Hier lächelt in einer Mauernische ein holdseliges Madönnchen. Dort äugt der Heilige Christoffel mit Bekümmernis auf den wachsenden Verkehr. Auf baumbeschatteten Plätzen erheben sich die schönsten Renaissance Zierbrunnen, auf denen die Brunnenheiligen thronen: St. Peter, St. Anna, der Täuferhans, Simson, Ritter Georg, Jesus und die Samariterin u. a. m. Nicht kunstgerecht aufgeputzt, bemalt und lackiert wie die Stadtbrunnen der reichen Berner, sondern hübsch bescheiden grau in grau, mit dem städtischen Gemäuer in Einklang. Die Seele der frommen Stadt ist voll Glockenklingen. Glocken und Glöcklein läuten in den Tagzeiten, in den Stunden der Nacht. Alte und neue Gotteshäuser weisen mit ihren Wahrtürmen zum Himmel und zeugen, daß hier ein Völklein lebt, das dem ewigen Gott, seiner würdigen Mutter und all dem himmlischen Heer ergeben ist und das sich in seiner gläubigen Traditionsverbundenheit geborgen und glücklich fühlt. Unten an der Saane, auf der Magern Au, lagert sich das Fräuleinstift der Zisterzienserinnen. Das Klösterlein der Kapuzinerinnen erhebt sich auf der Höhe des Bisenberges. Die Kapuziner pflegen ihren klösterlichen Frieden außen am Murtentor, in einem gesitteten Abstand von den Visitandinnen, und die Ursulinerinnen haben ihr Heim in der oberen Stadt. Durch Jahrhunderte behauptet sich im Stadtkern das Kloster der Barfüßer oder Franziskaner. Dessen Gotteshaus beherbergt drei Kunstwerke, die keinem Besucher entgehen dürften: Den Hochaltar mit den feierlich schönen Bildtafeln unseres Nelkenmeisters; die geistvollen, kräftigen Aeußerungen eines Hans

Fries im Antonius-Altar und den geschnitzten Flügelaltar unseres Brunnen-Steinmetzen Hans Geiler: Kostbarkeiten, «dem Schönsten zuzuzählen», das schweizerische Kunst aufweise. Und weitere Sehenswürdigkeiten stößt das kundige Auge auf an allen Ecken und Enden. —

Das Fryburger Straßenbild ist reizvoll. Handwerker, Arbeiter, Beamte ziehen dem Tagwerk nach. Die schwatzende Jungschar sucht die Lehrinstitute der Schulstadt auf. Um die Uni herum lustwandeln scherzende Studentinnen und Studentlein. Priester, Klosterfrauen und Kuttenmänner in malerischer Gewandung bewegen sich in andachtvoller Feierlichkeit durch die Straßen. Mittwoch und Samstag ist Märkt: Da ist das Landvolk zu Gast. Bäuerinnen schleppen den Segen aus Garten und Pflanzplätz auf den Marktplatz. Bauern halten Kühlein und Säuli feil. Man hört welsch und deutsch parlieren: Zweierlei Welsch, das übliche und das ländliche «Patois». Vielerlei Deutsch, worunter das Sensleridiom in urchiger Eigenart klingt.

Graziöse Wirtshausschilder laden ein zu Trunk und Letzung nach alter Väter Sitte: die Sonne, die Krone, der Stern, der Adler, der Schwarze Kopf, die Ilgen u. a. m. Auch das dürfte Künstler ermuntern, die Reise ins Uechtland anzutreten. Uebrigens haben die Abgeordneten auch schon bei uns getagt. Dabei ist der gemütliche Teil nie zu kurz gekommen. Es soll in unseren Weinpintli und Fonduestübli recht hoch zugegangen sein! — A propos, eine Zwischenbemerkung: Verwechsle man unsere heimische Fondue nicht mit der «Neuenburger» oder mit der alemannischen Kässmelzerei! Fryburger Fondue ist wesentlich verschieden, schon in ihrer Grundsubstanz, dem Vacherin, auf deutsch «Fätscheri», dem Greyerzer Weichkäse, der ohne barbarische Zutaten von Wein und Schnaps geschmolzen wird zu einer rahmartigen aristokratischen Delikatesse, die mit der plebe-



Fontaine de la Vaillance

jischen «Fondue» ennet der Saane nichts gemein hat als den Namen. —

In Ascona habe ich seinerzeit bei Mutter Perucchi eine malerische Reportage über ein Künstler-treffen ausfindig gemacht, das unsere Abgeordneten höchlich ergötzen dürfte. Es stammt von der russischen Malerin Werefkin, die folgendes Bild festgehalten hat: Auf unserem historischen Rathausplatz hat sich die übermütige Künstlersippe nach dem Weinglöcklein zum freudigen Kehraus versammelt. Die Einspanner torkeln weinselig im Dunstkreis der Gaslaternen und fahnden mit schalkhaften Blicken nach Weiberröcken. Die andern tanzen, brüderlich verschlungen, in Urgefühlen der Befreiung von Raum und Zeit schwelgend, einen mystischen Grotesktanz um den Rathausbrunnen, der den Drachentöter Georg trägt. Verwegenere Gesellen haben sich auf dem Brunnen postiert, fuchteln mit Händen und Füßen und lassen dionysische Tyraden auf die entfesselte Bruderschaft los. Ich meinte Meister Hodler darunter zu erkennen? Sprühende Ausgelassenheit belebt den nächtlichen Platz. Gegenüber, von der Landjäger Hauptwache, lauert das Auge des Gesetzes mit Besorgnis auf das bacchische Getue der «enfants terribles». Der Brunnenheilige, in seiner Ritterwürde verletzt, sprüht Feuer und Flammen auf das drachische Treiben und den tollen Mummenschanz der skrupellosen Sippschaft. — Wer den Nachlaß Werefkins in Verwahrung hat, möchte doch bitte Nach-

schau halten, wo sich diese köstliche Reminiszenz über den Ausklang dieser Fryburger Tagung befindet? —

Mit andern Worten: es läßt sich auch zu Fryburg im Uechtland herrlich und in Freuden leben. Daß die Künstler von dieser beglückenden Aussicht in vollen Zügen Gebrauch machen möchten, das wünschen wir ihnen von Herzen. Gonzague de Reynold bemerkt mit Recht: «On ne quitte pas Fribourg sans nostalgie.»

ig

A. M. Eugène Martin, notre président

Tu as donné ta démission pour la fin de l'exercice 1949—1952.

A cette occasion il serait intéressant de connaître tes impressions et tes vœux.

En attendant, nous tenons à te témoigner notre reconnaissance pour la délicatesse et l'élégance qui ont caractérisé ta présidence au cours des nombreuses années où tu as bien voulu assumer cette tâche ingrate.

Je sais que le président ne recueille pas toujours des compliments et pourtant ton attachement et ton dévouement à notre société n'ont pas toujours été estimés.

Les tâches imposées au c. c. par les sections et les membres ne sont pas toujours très attrayantes.

L'organisation des EXPOSITIONS de la société reste la tâche la plus agréable et la plus utile aussi. Cependant les éternelles questions des jurys, du droit d'exposer, du placement des œuvres ont valu au c. c. de trop nombreuses et inutiles séances.

On peut en dire autant pour le JOURNAL qui revient périodiquement en question, tant pour son contenu que pour sa forme.

La revision des STATUTS a donné aussi d'innombrables séances du c. c., de délégués et de commissions.

Cependant des revisions de statuts sont demandées et seront toujours réclamées.

Pourtant, mon cher président, tu sais bien que la valeur d'une société réside moins dans ses statuts que dans la qualité de ses membres.

Tu le savais et pourtant tu as accepté élégamment des critiques et des suggestions sans nombre, faites par de zélés membres qui donnent beaucoup d'importance à ces questions.

Trop de collègues, actuellement, pensent que la SOCIÉTÉ DES PSAS est capable et doit leur procurer la travail, la sécurité et peut-être... le génie.

Je sais que nous avons les mêmes idées sur toute cette agitation superficielle; mais je sais aussi que si tu n'as pu donner «le pactole» aux membres des PSAS, tu as donné, et avec largesse, ton amitié.

J'ai connu l'atmosphère sympathique de notre société depuis 1910, époque où ses membres, souvent les plus célèbres, cultivaient cette plante rare.

Je te prie de croire, mon cher président, à toute ma gratitude et quand tu seras «rentré dans le rang» à mon amitié redoublée.

Léon Perrin.

La Chaux-de-Fonds, le 5 juin 1952.

Anniversaires en juillet

Le 7 juillet: Ignaz Epper, peintre, Ascona (section de Zurich), 60 ans; le 8, Hans Berger, peintre, Aire-la-Ville (Genève) 70 ans; le 13, A. Guyonnet, architecte, Genève 75 ans. A tous trois nos sincères félicitations.